

Intervention au colloque « À quoi sert de parler ? »

Charles Melman

Prémontré, 29 mai 1997

Je dois vous dire que j'ai été un peu soufflé quand j'ai vu le titre de votre colloque, je veux dire que c'est un titre sûrement très courageux mais qui fait problème. Il fait problème parce que un titre comme celui-là, dans une culture qui a pour origine des développements philosophiques qui ont statué sur le pouvoir du Logos, des développements philosophiques qui ont montré que c'était le langage qui était ordonnateur du monde et qui lui donnait son ordre, d'une culture qui ensuite est venue prendre place dans une religion qui se caractérise par le fait d'être révélée, c'est-à-dire de devoir son essentiel à la parole et c'est donc dans le cadre de cette culture-là, la nôtre que, aujourd'hui, on peut poser la question : « À quoi sert de parler ? ». Je suis persuadé que cette question posée autrefois à un Grec par exemple lui aurait paru tout à fait impossible et je pense que si aujourd'hui cette question est possible c'est qu'elle témoigne de ce qui est devenu notre méfiance à l'endroit de la parole, de nos doutes vis-à-vis d'elle et sans doute d'une inclination pour des systèmes de communication qui risquent de paraître plus fiables, plus sûrs, moins équivoques que ne l'est la parole : j'évoque la communication par l'image et ses développements et puis bien sûr par le langage scientifique, par le langage numérique, autrement dit le langage exact des calculs cher à Leibniz.

Alors c'est dans cette situation qui est la nôtre donc, qu'il convient d'aborder ce sujet. La parole, je pourrais commencer par vous faire remarquer ceci, bien que ce ne soit pas toujours évident, c'est qu'elle a essentiellement un double exercice : à quoi sert-elle ? Eh bien, elle sert soit à commander, soit à séduire, et il est sans doute notable que dans ce registre la séduction soit elle-même l'un des moyens qui puissent être utilisés pour commander. Il se trouve – comme vous le savez – que, aujourd'hui, commander, vouloir exercer un pouvoir et aussi bien chercher à séduire sont devenus des activités difficiles car suspectes. Ceux qui ont en charge d'exercer des pouvoirs, des commandements savent le type de

ruses qu'ils doivent utiliser, voire, je dirais, le type de démagogie. « Comment faire passer ça ? » et quant à la séduction, nous avons assurément vis-à-vis d'elle une position pour le moins ambiguë en tout cas on se méfie. Ce qui voudrait dire que je ne suis peut-être pas excessif en faisant remarquer que vis-à-vis de la parole nous sommes peut-être aujourd'hui dans une position sans doute un peu « sensitifs », je ne vais pas au-delà mais, enfin, on se méfie. Il s'agit de ne pas, non plus, trop se laisser prendre, se laisser capter par une langue dont nous savons que ce qui la caractérise avant tout c'est qu'elle est poétique autrement dit inexacte et que, vis-à-vis de la démarche scientifique elle est donc assurément fautive. Je souhaite néanmoins vous illustrer les pouvoirs de la parole en restant aussi près que possible de ce qui, après tout, nous rassemble, c'est-à-dire la clinique.

L'originalité de la découverte freudienne par rapport à tout ce que la psychiatrie, jusqu'ici avec intérêt, et en particulier chez Kraepelin par exemple avait pu mettre en place, avait pu construire, c'est de montrer que le symptôme – et il l'avait trouvé chez l'hystérique – n'était rien d'autre que l'organisation, l'expression somatique d'une séquence langagière. Autrement dit que c'était construit par de la parole, que c'était une sorte de phrase, une jaculation verbale et que, c'était là l'espoir initial de Freud, il suffisait de déchiffrer ce cryptogramme pour que le symptôme s'en aille. Ce qui ne peut que nous retenir, nous, c'est ce renversement essentiel dont nous ne sommes pas encore venus tout à fait à bout et qui est ceci, que le symptôme n'est construit que par une séquence langagière, c'est-à-dire par la parole et c'est par le pouvoir de la parole qu'il est capable d'être dissipé et s'il y a donc, je dirais, quelque chose d'éminemment inaugural dans le travail de Freud c'est sûrement, d'un point de vue épistémologique, ce point dont je dois dire que nous n'avons pas assuré tous les développements.

Prenons quelques questions parmi celles que nous rencontrons dans notre pratique quotidienne

pour illustrer cette première thèse de Freud. Prenons la question de ce que l'on appelle la langue maternelle. Si je vous demandais : est-ce que l'un de vous aurait la sympathie de me définir ce qu'est une langue maternelle ? Je suis persuadé, je sais que je me heurterai à un certain nombre de difficultés, que je provoquerai des difficultés parmi vous car, bizarrement, ce qui nous est le plus proche d'un exercice si familier est cependant ce qui reste éminemment obscur. Il est évident que ce n'est pas forcément la langue parlée par la mère ; nous connaissons tous des enfants élevés par le personnel étranger et nous savons que c'est la langue du boy ou de la nourrice ou de la nounou, etc. qui a pu devenir la langue effectivement maternelle même si la langue parlée a été plus tard celle de la famille et même si la langue sociale est celle de la famille. Nous connaissons aussi de jeunes adultes qui, à l'occasion d'un séjour dans un pays étranger, font de la langue de ce pays ce qui va être leur langue maternelle ne faisant plus de leur première langue qu'une sorte de dérive, une sorte de langue seconde, autrement dit la faculté d'adopter une langue étrangère comme langue maternelle. Alors nous avons donc pour cette langue maternelle beaucoup de tendresse, beaucoup d'affection et en quoi cependant ? Qu'est-ce qu'elle vient nous assurer ? Eh bien, je vais vous en proposer une définition. Je vous dirai ceci, c'est que la langue que l'on appelle maternelle est celle qui nous assure notre identité sexuelle, c'est celle dans laquelle notre position sexuelle, sexuée est acceptée, reconnue et peut s'exercer et, toujours pour rester dans la banalité de la clinique, vous connaissez tous ces expériences d'enfants d'immigrés qui savent très bien que, chez les parents, même s'ils parlent la langue du pays d'adoption, il restera pour eux une langue intime, celle de leur chambre à coucher et qui sera celle de leur langue d'origine. Je vous fais cette remarque pour que nous saisissons d'emblée combien l'identité sexuée de chacun va donc être attachée à l'exercice d'une langue positive : celle-là et pas une autre et en plus pas forcément toujours celle des parents car il arrive que celle que parlent les parents vienne interdire toute position, je dirais toute responsabilité sexuelle à l'enfant et qu'il ne la trouve que dans une langue d'adoption, et je viens donc en quelque sorte vous rappeler par là que pour qu'il y ait identité sexuée, il faut être pris dans une langue, une langue positive, une langue effectivement parlée et sans laquelle, il n'est pas au pouvoir d'un sujet de venir tenir sa place, son rôle de responsable. Ce qui est également à ce propos possible de vous faire remarquer, c'est que cette langue maternelle, bizarrement, n'est pas celle qui permet – et c'est là que je vais sûrement à l'encontre des théories de la communication – n'est pas celle qui permet de bien s'entendre contrairement à un certain nombre de préjugés ou de souhaits que nous pouvons avoir :

la langue positive que nous parlons ne nous permet jamais de parfaitement nous entendre ni de s'entendre soi-même ni d'entendre celui à qui l'on parle ou qui vous parle. Et c'est ainsi que cette langue nous laisse les uns et les autres dans une forme de solitude, d'isolement, un sentiment foncier d'incompréhension et c'est néanmoins ce type d'incompréhension mutuelle qui est nécessaire pour que puisse avoir lieu la rencontre sexuelle ; c'est là le paradoxe. Il ne m'est pas difficile de vous faire remarquer à vous qui êtes là-dessus tout à fait expérimentés par votre travail que, si l'on s'entend trop bien avec une personne, un enfant avec sa mère par exemple, si ça communie entre eux selon cet idéal dont je disais tout à l'heure que nous ne l'atteignons qu'exceptionnellement ou que nous ne l'atteignons pas, mais prenons le cas de ce qui peut se passer entre un fils et sa mère par exemple, et qui ont réussi à établir entre eux ce type de langage qui fait qu'ils sont complètement transparents l'un à l'autre et imbriqués l'un dans l'autre et réciproquement, vous savez par expérience que dans ce cas de communication parfaite, de communication réussie, celle-ci se fera au prix, aux dépens, justement d'avoir à renoncer au statut sexuel, à avoir à renoncer à la vie sexuelle au profit de cette collusion dont je dirais qu'elle est beaucoup plus incestueuse que tous les actes physiques qui pourraient se produire, même si ce type de délit n'est pas réprimandé par la loi, cette situation est infiniment plus incestueuse que tout le type d'actes qui pourraient être réalisés entre un enfant et sa mère. Vous voyez donc ce paradoxe, celui d'une langue maternelle qui nous assure cette identité, qui la fait payer du prix d'un défaut de compréhension réciproque, et ce défaut, qui est en quelque sorte le prix payé pour que la rencontre sexuelle soit possible, soit faisable. Il y aura en général souvent dans la vie du couple l'exigence que s'établisse entre les deux partenaires ce type de communication que j'évoquais tout à l'heure et si vous observez certains couples qui y parviennent, je veux dire qui font passer avant tout le souci de s'entendre, de se comprendre, etc., vous constaterez très vite que cela se paie d'une dégradation justement de leur vie sexuelle, au profit de ce qu'il en est de cette affection réciproque je dirais parfaite, achevée n'est-ce pas. Ce sont des paradoxes qui sont liés à notre rapport au langage, à la parole et qui légitiment cet état de suspicion que celle-ci peut aujourd'hui, eu égard au développement de la science et des langages exacts, avoir pour nous.

Il y a un autre effet de la parole sur lequel j'attirerai votre attention car vous n'avez pu manquer de l'éprouver c'est que la parole en tant qu'elle s'adresse, qu'elle s'exerce avec un locuteur institue immanquablement entre eux une asymétrie. Autrement dit, par le simple usage de la parole vous ne parviendrez pas à réaliser cet

autre idéal qui nous hante et qui est celui d'une fraternité, d'une égalité, d'une transitivité, mais la simple adresse à un interlocuteur vient créer, vient installer entre eux une asymétrie et qui fera comme je l'ai dit tout à l'heure que l'un se trouvera en position de commander et l'autre dans la position de chercher à se faire reconnaître, ce qui, bien entendu, n'est pas très loin de la séduction dont je parlais un petit peu plus tôt. Vous m'objecterez que l'on peut néanmoins tenter de tenir un langage entre égaux. Certes, nous le tentons, nous essayons, nous aimerions beaucoup avoir une vie qui puisse être fraternelle dans le sens mythique du mot avec nos semblables mais, même entre ceux qui pourraient paraître originellement égaux, vous savez que s'introduira inmanquablement la petite différence et qui fera que l'un sera – comme on dit – « plus égal que l'autre », sauf à exercer ce que l'on voit se faire en particulier chez les adolescents qui sont très sensibles à ce genre de problème, une sorte de transitivity avec échange incessant des objets que possède l'un et qu'il vient échanger avec ceux de l'autre, c'est-à-dire en refusant cette inégalité qui est tout de suite attribuée à l'idée de la possession d'un objet singulier et donc le souci de se faire des cadeaux réciproques ou des échanges réciproques pour tenter justement de dépasser cette asymétrie. Vous voyez donc comment nous nous trouvons là devant un élément je dirais qui n'est pas seulement subjectif mais qui concerne notre vie sociale elle-même et qui fait que du simple usage de la parole s'introduit dans la vie sociale une répartition et qui vient créer, quoique nous en voulions ou quoique nous en ayons et malgré nos éventuels efforts, qui viendra créer deux places hétérogènes l'une par rapport à l'autre.

Je pourrais continuer dans cette lignée en vous faisant remarquer encore ceci : on croit que l'enfant apprend à parler mais, si vous y accordez un peu d'attention, je sais que beaucoup d'entre vous dans leur exercice bien sûr le font, vous voyez tout de suite qu'un enfant n'apprend pas à parler, il apprend à répondre et vous savez tous que si ne s'exerce pas pour lui cette adresse qui lui vient de la part d'une mère, ou d'une nounou, ou de qui vous voudrez mais d'une femme en général, que s'il n'est pas pris dans cette adresse, eh bien, il n'apprendra pas la parole bien qu'il y ait autour de lui des bruits langagiers qu'il pourrait évidemment parfaitement retenir pour servir de base à son propre exercice mais, s'il n'y a pas cette adresse qui lui est faite à lui nommément, eh bien, nous savons que la parole risque de lui faire défaut. Ça veut dire quoi cela ? Ça veut dire que notre parole, lorsque je parle, ma parole véhicule déjà la présence de l'interlocuteur puisque c'est dans la relation à un interlocuteur qu'elle s'est originellement construite. Autrement dit il n'y a pas de parole solitaire. Il n'y a pas de soliloque. La parole que je tiens est déjà une parole construite dans l'adresse

à un autrui, à un autrui qu'elle embarque même si physiquement il n'est pas là et, ce qui est encore notable, c'est que cette dualité interne à l'exercice du langage emporte avec elle un troisième terme tout à fait inattendu, car physiquement non incarné, non représenté, je dirais non-localisé, ce troisième terme que Lacan a appelé le grand Autre, c'est-à-dire la référence que fait toute parole à un lieu qui est le lieu organisateur du langage et dépositaire de cette loi qui fait que nous arrivons à parler les uns les autres, au prix, je dirais, de cette incompréhension ou difficulté de compréhension que j'évoquais tout à l'heure.

Je pourrais évidemment prendre avec vous de nombreux autres exemples cliniques mais il est peut-être plus simple que j'en vienne directement à ce qui concerne cet étrange exercice qu'est la psychanalyse, c'est-à-dire cet exercice de parlote et dont il est attendu de façon, je dirais surprenante, que cet exercice de parlote puisse amener à une résolution du symptôme. Cela nous permet une approche de ce qu'est le symptôme car le symptôme névrotique est une interprétation singulière, personnelle et inexacte, défectueuse, de ce qu'est l'obstacle mis en place par la parole. Autrement dit, le symptôme névrotique est en quelque sorte mon interprétation de ce qu'est cette difficulté, ma défense contre cette difficulté, et donc l'organisation d'un certain nombre d'impossibilités dans ma vie effective, d'impossibilités, je dirais qui ne sont pas conformes à celles que j'évoquais tout à l'heure comme étant spécifiques du langage. Ce sont si vous voulez, comme le disait Freud à propos de la névrose obsessionnelle « une religion privée », eh bien, le symptôme donc, comme célébration, si la religion est le respect d'un certain nombre d'interdits, le symptôme comme célébration d'interdits « privés » et qui s'avèrent beaucoup plus lourds, d'un prix beaucoup plus lourd à payer que celui constitutif du langage. Donc la cure psychanalytique, exercice de parole comme tentative de ramener ce que Freud appelait « ce malheur exceptionnel » du sujet névrosé à cette « misère commune » qui est celle de chacun dans la mesure où il est pris par le langage. Et cet exercice qui nous pose également la question suivante : cette loi du langage, ce fonctionnement qui, fondé sur la métaphore, la métonymie, etc, est toujours donc, toujours approximatif, laisse toujours en place un Réel obscur, inabordable, inentamé, eh bien, est-ce notre statut ? Le statut auquel nous serions voués sans plus pouvoir nous en défaire, est-ce que cela serait notre sort ? Si vous suivez le travail, l'exercice de Freud, vous voyez que dans ses tout derniers travaux, et j'évoque en particulier ce texte très surprenant qui est « Moïse et le monothéisme », il met nettement en cause (*retournement de bande*)... je dirais à la religion et comme étant en quelque sorte ce qui nous condamne à cette aliénation, ce type d'aliénation que nous subissons de

la part du langage. Donc Freud en quelque sorte qui va jusqu'au bout. Il avait, en 1939, 83 ans, il savait qu'il était déjà en train de partir et son dernier mot, en quelque sorte, concerne ce point que je suis en train si rapidement de survoler avec vous. Le travail de Lacan par rapport à celui-là, par rapport à Freud, le travail de Lacan aura été de montrer que cette impossibilité liée au langage n'est nullement affaire de culture ni non plus de religion mais est liée à la structure même du langage comme j'essaie de le faire valoir depuis le début, et que ce n'est pas dans le sens de l'effort engagé par Freud que la moindre résolution pourrait venir, et ceux d'entre vous qui seriez intéressés ou qui êtes intéressés par ce type de questions pourraient être sensibles au fait que de son côté, Lacan, à la fin de sa vie – je veux dire dans les cinq, six dernières années – s'est engagé dans un très curieux exercice et qui continue de paraître obscur à beaucoup et qui a consisté dans l'écriture de ce qu'il a appelé le nœud borroméen, et si vous abordez cette étude qui est difficile et qui l'était à lui-même d'ailleurs – il pataugeait là-dedans, il faisait tous les efforts qu'il pouvait – mais vous verrez en tout cas que cette étude était orientée par un seul souci : répondre à cette question que j'ai essayé de mettre en place : est-ce que l'impossible auquel le langage nous contraint, ce défaut de communication, ces problèmes quant au sexe, etc., ce privilège accordé au symptôme, est-ce que cette condition est une condition irréductible, je veux dire fait partie des lois de la nature – le langage ayant des lois comme l'ensemble de la nature – ou bien est-ce qu'il s'agit d'une interprétation que notre culture a faite du langage et à laquelle nous devons cet état ? Et donc que la recherche difficile mais sûrement pathétique chez quelqu'un qui était déjà fort gai, et qui avait engagé, je dirais, toutes ses forces dans l'affaire – ceux qui l'ont fréquenté à l'époque voyaient Lacan qui passait son temps, toute sa journée à tripoter des nœuds borroméens, quand il était dans un restaurant, il dessinait des nœuds borroméens sur la nappe – enfin, il était là-dedans complètement absorbé avec le sérieux qu'on lui sait mais ceci ne se validant que par la tentative que je suis en train de vous dire et qui serait la condition pour que nous ne soyons plus les serveurs de la parole – car c'est bien ce qu'est notre statut à ce jour, nous ne sommes jamais qu'à son service – mais pour que la parole en quelque sorte puisse être pour nous un moyen de moins nous loucher, de moins nous loucher nous-mêmes puisque le plus souvent nous vivons comme chacun le sait, chacun vit à côté de soi, et puis aussi de ne pas trop manquer le ou la partenaire et d'être, peut-être, mieux capable de le rejoindre.

Alors « a quoi sert de parler ? » Eh bien, parler peut servir entre autres choses à ce que je suis en train pour vous d'évoquer avec peut-être un peu trop de gravité d'ailleurs, je me demande vraiment pourquoi mon propos a pris cette pente mais

enfin il faut croire que cela m'est venu comme cela, mais peut-être aussi pour vous rendre sensibles ceci, c'est que ce sera, et c'est déjà, je dirais la tâche de ceux qui travaillent dans nos secteurs, ils ne le savent pas forcément tous mais c'est leur tâche parce que si nous ne répondons pas à cette question, à ce problème, eh bien, nous voyons de quelle manière, je l'évoquais tout à l'heure rapidement, d'autres systèmes de communication par l'image, par le numérique prennent le dessus, prennent le pas et que cela a des conséquences qui ne sont pas des plus favorables, je veux dire elles sont moins favorables que celles que nous devons à la parole puisque – comment dirais-je ? – ces conséquences aboutissent à la désorganisation des ensembles sociaux, des groupes sociaux, à en quelque sorte un renforcement de la capture par l'image dont nous savons que cette capture narcissique a des conséquences qui ne sont pas des plus heureuses si l'on se réfère au mythe de Narcisse, et que, d'autre part la prévalence du langage exact, du langage mathématique, aboutit à faire du sexuel ce qui devient l'accident traumatisant et monstrueux et je dois vous dire que, pour ma part, je ne doute pas que cette soudaine publicité faite à des affaires de pédophilie, alors que nous savons que la pédophilie a toujours existé et qu'elle existera toujours, qu'elle n'est pas spécialement devenue d'un seul coup plus fréquente qu'elle n'a jamais été, mais que, en tout cas, cette publicité soudaine faite aux affaires de pédophilie me paraît l'une des représentations collectives faites du sexe comme devenu suspect, comme devenu monstrueux, comme devenu violeur, comme devenu obscène, comme prenant les malheureux à l'improviste et malgré eux, comme rendant les membres de la famille, les plongeant eux-mêmes maintenant dans..., rendant leur propre vie sexuelle suspecte. Eh bien, j'ai donc la faiblesse de voir dans ce brouhaha, dans cette écume qui là se manifeste, d'y voir l'un des effets de cette prévalence du langage scientifique exact sur la parole et en tant que pour le langage scientifique, le sexuel tel qu'il fonctionne pour nous, ne peut être... ne peut être que de l'ordre de l'accident qui dérange et qui est en quelque sorte à maîtriser, à organiser, à discipliner, n'est-ce pas.

Voilà donc au pas de charge quelques remarques sur votre thème... (*interruption d'enregistrement*) ... privilégié l'asepsie et lui y introduisant en quelque sorte les microbes qui sont ceux de la vie elle-même, même si cette vie ne va pas sans maladies et sans son corollaire inéluctable qui est la mort. Mais en tout cas son idée à lui : « Pourquoi parlait-il ? » Eh bien, ça a été sa formule, en ce qui me concerne, je serais beaucoup plus modeste, j'espère que je ne vous ai rien apporté de la sorte et que j'ai simplement peut-être contribué à solliciter votre intérêt et vos investissements du côté de ces questions.

Merci pour votre attention.

Question : *M. Melman habite si bien la parole qu'on a du mal à l'en déloger mais je trouve que vos propos tranchent totalement avec ce qu'on a entendu ce matin... « de viser à un sens unique dans un langage sans ambiguïté, sans glissement de sens, un monde fermé, défini... » et que hors de ça le physicien n'a rien à dire.*

Ch. Melman. Le physicien... rappeler ceci, c'est que la science il l'aborde en tant que sujet comme nous tous, c'est-à-dire comme sujet habité d'un certain nombre de désirs, de problèmes, de souhaits, de demandes, de difficultés, d'inquiétudes, etc., je veux dire que la science ne se fait pas toute seule mais qu'elle est faite par les êtres vivants et je suis persuadé qu'aussi bon physicien soit-il, il n'a pas trouvé, je dirais dans ses calculs, forcément la solution à ses problèmes, autrement dit, qu'il vit comme nous tous avec eux et avec leur ambiguïté, pas le « sens unique » et je l'espère pour lui parce que si c'était le « sens unique » cela voudrait dire malheureusement qu'il serait du côté de la paranoïa ce que personne ne lui souhaite. Donc nous ne pouvons qu'espérer malgré l'efficacité de son travail, qu'en tant que sujet il vit dans l'ambiguïté ce qui d'ailleurs doit être, je dirais, salutaire pour son épouse parce que si le soir il rentre à la maison avec le « sens unique », eh bien, ça ne doit pas être des plus faciles ni des plus agréables. Alors, d'autre part, le « sens unique », il est allé un peu vite en disant cela car le propre aujourd'hui de la science c'est justement de dire qu'elle procède par modèles et que, finalement, elle se moque du sens, que le sens elle s'en fiche, que ce qui lui importe c'est d'avoir un modèle et qui marche, qu'il soit efficace et que, si c'est le cas, eh bien, c'est bon, mais bon, de façon provisoire, et que demain on peut très bien en changer. Donc c'est aujourd'hui, si je puis dire la position des scientifiques dans leur travail, cette notion de modèle et, je dirais, l'indifférence quant au sens. Autrefois les grands physiciens se permettaient tous – comment dirais-je ? – De verser dans des spéculations métaphysiques, de tirer des leçons de la théorie des quantas par exemple. Alors ça provoquait inmanquablement des réflexions sur le fait que justement dans la théorie des quantas il y avait un impossible, vous ne pouviez pas avoir à la fois la position, la vitesse, etc. Mais aujourd'hui je dirais, le sens de leur affaire, les physiciens ont tendance à s'en moquer. Mais peut-être que ce physicien aurait été d'accord avec tout cela.

Question : *... l'accident opposé au performant...*

Ch. Melman : pour ce qui est de l'accident, c'est-à-dire de ce qui sera éventuellement le passage à l'acte pervers, ce qui est quand même frappant, c'est qu'au fond la sexualité ne s'est jamais si je puis, dire développée en caisson stérile. Il se trouve que son cheminement est inattendu, sur-

prenant, marqué d'accidents, c'est connu de longue date par les théologiens par exemple, qui ont été jusqu'à faire de ces accidents, à reconnaître ces accidents comme devant être endossés, je pense au luthéranisme par exemple. Le problème, c'est que, aujourd'hui, il y a deux choses : il y a d'abord une sorte d'impudeur sociale qui fait que ces questions qui étaient habituellement, ordinairement recouvertes d'un voile qui n'était pas celui du mensonge mais qui était celui qu'on peut aussi bien appeler de la pudeur, eh bien, qu'aujourd'hui, il y a cet espèce de déballage qui veut que ce soit mis sur le devant de la scène pour des raisons alors il faut bien le dire... des raisons toutes bêtes et qui tiennent au succès médiatique que ça a, c'est-à-dire que c'est aller au-devant d'une certaine perversité généralisée. Donc c'est là-dedans que nous en sommes concernant l'accident, je pense qu'il y a lieu de le savoir et puis voilà. Quant au performant que vous évoquez également très bien, c'est vrai que les jeunes sont là confrontés à des idéaux qui sont ceux de l'image qui, elle, est forcément idéale et que contrairement à ce que nous imaginons, le fait d'avoir à endosser cette sexualité qui, pour un adolescent, émerge brutalement dans son corps et dont il va avoir à se débrouiller, au fond, qu'est-ce que c'est l'adolescence ? L'adolescence c'est un jeune garçon ou une jeune fille qui jusque-là était plus ou moins tranquille et puis, d'un seul coup, il se promène avec un corps qui est habité par du sexuel et avec des modifications anatomiques, avec les histoires classiques du petit garçon qui va voir sa mère en lui disant : « mais je suis malade, il y a quelque chose qui ne va pas » je veux dire qu'il cherche. Bon ! Comment va-t-il venir habiter son propre corps ? Alors comment va-t-il subjectivement venir l'endosser ? C'est tout le problème de ce qu'on appelle la crise d'adolescence et nous ne lui facilitons pas la tâche, à la fois par ces idéaux et en même temps par cette espèce d'impudeur générale qu'il supporte très mal. Les adolescents supportent extrêmement mal cette façon débridée dont culturellement dans la presse, à la radio, dans les médias, se trouvent abordées les questions sexuelles. Alors je crois que ça aussi c'est à prendre en compte pour que nous tâchions de... si nous le pouvons, de ne pas trop mal leur répondre.

Question : *... inceste... tentative de suicide... odieuse loi du silence familial... complicité de la mère qui fait tout pour que le silence se fasse...*

Ch Melman : Bien sûr, ce que vous dites mérite tout de même la remarque suivante : c'est que notre attitude, je parle ici des médecins, des thérapeutes en général, doit être avant tout de préserver la santé de l'enfant c'est à dire de

passer tous les moyens qui existent, de les faire passer, de les hiérarchiser, de les organiser par ce souci de préserver la santé de l'enfant. Ce qui veut dire d'abord qu'il s'agit d'un cas et que les généralisations en cette matière ne peuvent être que malheureuses. Je crois que chaque fois chacun, chacune de ces éventualités doit être traitée comme un cas particulier parce que vous aurez peut-être satisfait votre sentiment de justice en envoyant un père en prison mais lorsque l'enfant se retrouve orpheline parce qu'elle n'a plus de père ? je veux dire il se trouve évidemment rayé de sa place de père. D'autre part, comme il n'est pas rare, sa mère la désavoue du fait de sa dénonciation et que donc cette enfant va également avoir subi les mauvais traitements que vous évoquez, et, en plus va se retrouver orpheline. Eh bien je crois que le souci des médecins est de

savoir ce qui vaut le mieux pour l'enfant, et de ne pas se présenter là dans une position de justice, position qui d'ailleurs il faut bien le dire même chez le juge n'existe pas, ils ne sont pas si fous que ça, et donc, n'est-ce pas, d'évaluer ce qui sera le mieux pour cette enfant ; et il me semble que c'est à l'intérieur de ce type de questionnement que le reste doit venir prendre place et que, si c'est ce souci que nous gardons car, après tout, c'est celui qui nous caractérise dans notre fonction, dans notre position sociale, eh bien, je crois que seront le moins mal abordés ce type de problèmes. Donc, il ne s'agit pas de dénoncer pour dénoncer, de juger pour juger, de condamner pour condamner, il s'agit de savoir dans un cas de figure qui se trouve être celui-là, ce qu'on peut faire de moins mal pour l'enfant concerné. □

Intervention publiée dans le Bulletin de l'Association freudienne Internationale n° 86, Janvier 2000